

JULIE MINAS

Sorbonne Université

L'empathie, émotion de la construction de soi et de l'engagement politique : Lola Lafon, *Mercy, Mary, Patty*

Résumé

Le présent chapitre se propose d'étudier la représentation de l'empathie dans le roman *Mercy, Mary, Patty* de Lola Lafon (2017). Il s'agit, d'une part, d'une critique de la pseudo-empathie spontanée, produit de l'instrumentalisation des images par les médias, et d'autre part, d'une peinture fine de la vraie empathie comme produit d'une attention soutenue, d'efforts, de doute et de remise en question des idées reçues. Cela permet à l'autrice de mettre en évidence le rôle du rapport empathique comme fondement de la reconnaissance, de l'intersubjectivité, mais aussi de la construction de soi et de l'engagement.

Mots-clés : Lola Lafon, reconnaissance, intersubjectivité, pseudo-empathie, construction de soi, engagement

Abstract

This chapter examines the representation of empathy in the novel *Mercy, Mary, Patty* by Lola Lafon (2017). On the one hand, it is a critique of the spontaneous pseudo-empathy produced by the instrumentalization of images by the media; on the other hand, it is a fine depiction of true empathy as the product of sustained attention, effort, doubt and the questioning of received ideas. This allows the author to highlight the role of empathy as a foundation for recognition, intersubjectivity, self-construction and commitment.

Keywords: Lola Lafon, acknowledgment, intersubjectivity, pseudo-empathy, self-construction, commitment

L'empathie suppose de reconnaître en l'autre une même humanité et engendre un sentiment de partage et d'appartenance à une même communauté. Les romans de Lola Lafon accordent tous une attention à la compréhension de l'autre, et représentent des personnages plus ou moins empathiques avec lesquels le lecteur tend à entrer en empathie. Il nous semble que l'on peut voir cette notion comme un point nodal et une grille de lecture possible, parmi d'autres, de son œuvre. *Mercy, Mary, Patty* en particulier représente la genèse de l'empathie, et lui donne une grande importance dans la construction de l'intrigue et l'évolution des personnages. Si l'empathie désigne au sens courant la capacité à reconnaître, comprendre et éventuellement partager les émotions d'autrui, par une forme d'identification, ou en se mettant à sa place, il existe un débat théorique quant à savoir si elle relève d'une mise en relation immédiate et affective, ou si elle suppose une compréhension fine des représentations et des affects d'autrui relevant davantage d'un processus interprétatif et cognitif, et demandant du temps et des efforts. Le roman de Lola Lafon reproduit cette tension, la questionne et prend position.

Nous nous proposons d'étudier successivement la représentation de ces deux formes d'empathie, la première que l'on appellera ici pseudo-empathie faisant l'objet d'une critique rigoureuse, et la seconde étant le moteur narratif du roman, avec tout ce qu'elle oppose de difficultés et de résistances. Mais il s'agira de montrer dans un dernier temps que cette dernière, quoique difficile à construire, est nécessaire et essentielle en ce qu'elle se trouve au fondement de la reconnaissance, de l'intersubjectivité, mais aussi de la construction de soi et de l'engagement.

Éléments introductifs : cadre théorique et caractéristiques de la narration

L'empathie est un concept nomade (Jorland 2004, 20) en ce qu'il migre sans cesse d'une discipline à l'autre, de l'éthique à l'esthétique, de la psychologie à la philosophie. Le présent travail s'inscrit dans la lignée des thèses défendues par Martha C. Nussbaum¹ dans *La Connaissance de l'amour* (2010, 15-40) : il prend pour fondement l'idée selon laquelle les arts, la littérature, et en particulier le roman, sont une voie d'accès privilégiée aux émotions et à la réalité d'au-

1 Voir Clavel (2012, 89-100).

trui. Le texte littéraire est à la fois un objet d'étude, et un guide et une ressource pour l'étude. Il s'agit de refuser une partition rigide entre théorie et littérature. L'analyse stylistique est solidaire de l'analyse de la conception de l'empathie que l'on peut dégager du roman : il y a une unité entre le style d'un argument et son contenu (Nussbaum 2010, 32). Si l'analyse proposée ici ne relève pas de la psychologie scientifique ou cognitive, il ne s'agit pas de lui refuser toute pertinence par principe. Certains concepts forgés dans ce cadre peuvent constituer des outils d'analyse féconds pour décrire les interactions entre les personnages et les formes d'empathie. Enfin, ce travail s'inscrit dans une perspective critique qui voit dans la littérature – ainsi que dans les arts en général et les médias sociaux – un contre-pouvoir face aux représentations dominantes, tant celles étatiques que celles des médias.

Il faut commencer par dire un mot de la forme narrative de *Mercy, Mary, Patty*. Le titre est celui d'un livre qu'aurait écrit Gene Neveva à propos de Patricia Hearst, personnage historique sur laquelle les personnages centraux du roman se penchent pour tenter de la comprendre. Fille d'un magnat des médias états-uniens, elle a été kidnappée en 1974 par un groupe armé d'extrême gauche, la SLA – Armée de libération symbionaise – qui, en guise de rançon, exige « que chacun et chacune soit toujours sûr d'être nourri, soigné, logé, instruit et vêtu » (Lafon 2017, 118 et 250). Contre toute attente, Patricia Hearst fait le choix de rejoindre la SLA et sa cause, et se rebaptise Tania. Elle est finalement arrêtée par le FBI dans un bain de sang dans lequel périssent ses compagnons de lutte : un procès lui est intenté, duquel elle sortira coupable.

Le livre que le lecteur a entre les mains n'est cependant pas celui publié en 1976, mais le fait d'une narratrice non nommée, qui s'adresse à Mlle Neveva. Dans un premier temps, elle relate les faits de la rencontre et des quelques semaines de 1975 au cours desquelles Mlle Neveva a côtoyé quotidiennement Violaine, qu'elle avait embauchée pour être son assistante, en rapportant aussi des passages du journal intime de cette dernière. Mlle Neveva était alors chargée par l'avocat de la défense de produire un rapport montrant que Patricia Hearst avait été influencée, instrumentalisée par la SLA. Violaine est chargée de l'aider à parcourir toute la documentation relative à l'affaire, mais aussi de l'aider à se faire un avis. Un interlude est ensuite constitué par des témoignages divers relatifs à l'affaire Patricia Hearst, extraits du livre de Mlle Neveva, puis dans la dernière partie du texte apparaît enfin le « je » qui s'adresse depuis le début du roman à Mlle Neveva. On comprend que le temps de la narration se situe une quinzaine

d'années après l'affaire : une jeune fille raconte sa relation privilégiée avec Violaine, qui lui raconte sa propre relation avec Mlle Neveva, et indirectement avec Patricia Hearst. La narratrice décide finalement de se rendre aux États-Unis pour étudier les archives de l'affaire et rencontrer Mlle Neveva.

La pseudo-empathie, produit de l'instrumentalisation médiatique de l'image

Plusieurs figures de l'empathie apparaissent dans le roman *Mercy, Mary, Patty*, dont nous voudrions montrer qu'elles sont polarisées axiologiquement. Le premier type est l'empathie immédiate que ressentent les personnes qui apprennent ce qui est arrivé à Patricia Hearst et suivent l'évolution des événements à la télévision. Ainsi, « [ç]a aurait pu être moi murmurent, troublées, des milliers de jeunes filles qui, chaque soir, au printemps 1974, restent rivées au journal télévisé en attendant des nouvelles de Patricia » (Lafon 2017, 78). C'est une empathie facile, elle est liée à l'impression spontanée que l'on pourrait être à la place de Patricia, ou de ses proches. En reprenant la grille d'analyse longuement développée par Serge Tisseron (2010), on pourrait considérer que c'est là seulement le premier étage de l'empathie : l'identification, qui consiste à se mettre à la place de l'autre, à s'imaginer dans sa situation. Mais elle est incomplète, et le roman de Lola Lafon s'attache à montrer progressivement sa superficialité, et son lien à l'image.

C'est Mlle Neveva qui vient crever l'image, elle a dans le roman le rôle du personnage déconstruit et lucide, elle assume la charge critique. Elle présente les choses de la façon suivante : « Ces photos, par exemple, ont évidemment été choisies par les Hearst. Patricia en communiant, étudiante, cheerleadeuse, fiancée, elle pourrait être notre fille, notre sœur ou la copine de chacun d'entre nous, l'enlèvement n'en paraît que plus violent » (30). Elle explicite la critique de ce que l'on appellera ici pseudo-empathie pour rendre la part de faux et d'artifice qui la caractérise. Cette critique repose en effet en premier lieu sur le fait que cette empathie est de surface, qu'elle est liée à l'image au sens large, et que cette image est instrumentalisée par les médias. Cela est d'autant plus marqué dans le roman que la famille de Patricia Hearst est propriétaire des médias de masse.

Les médias présentent *a contrario* les ravisseurs comme des monstres, alors que :

[...] les membres de la SLA identifiés par le FBI ont entre vingt-trois et vingt-neuf ans, une génération qui a grandi devant les séries télévisées de l'oncle Disney, ce sont nos filles, nos sœurs, nos amies, écrivent les éditorialistes médusés. [...] Deux d'entre elles ont fait du théâtre à l'université, une autre est férue de poésie et de sculpture. Elles sont blanches, issues de familles catholiques, protestantes, de familles laïques, de familles décomposées ou unies, une mosaïque de la classe moyenne américaine. (Lafon 2017, 41-42)

Le roman montre progressivement qu'il serait objectivement tout autant justifié de s'identifier à elles et eux : la plupart des membres de la SLA appartiennent à la classe moyenne, et ne sont pas dans la position sociale extrêmement privilégiée de Patricia Hearst. La polarisation immédiate de l'opinion publique, *pour* Patricia et *contre* la SLA est donc provoquée par l'image partisane donnée par les médias de l'une et des autres. Il y a une construction politique du déni d'empathie, et elle passe par une régulation de la sphère du perceptible, de nos jugements et de nos affects, notamment dans les médias (Huchet 2023).

Il ne s'agit pas de dire qu'il ne faut pas avoir d'empathie pour Patricia Hearst, mais de comprendre que la pseudo-empathie n'est pas inoffensive, en ceci qu'elle est liée à une polarisation de l'adhésion. Il s'agit ici d'empathie sélective (Brugeron, Deneuville et Mniaï 2023) : une empathie qui ne crée un sentiment d'appartenance commune avec *x* que pour mieux exclure *y*. Nous voudrions ici montrer qu'il nous semble que la littérature, telle que la conçoit Lola Lafon du moins, constitue une ressource pour subvertir et déjouer cette empathie sélective. Sans renoncer à donner une valeur esthétique, littéraire au texte, il s'agit de lui faire porter une critique à la fois politique et éthique, de suggérer en creux la possibilité d'une extension de notre empathie. Contre les médias dits *mainstream*, la réaction émotionnelle qu'est l'empathie, à l'égard d'autres que ceux qui en font communément l'objet, peut précisément être recherchée par la littérature – et plus généralement les arts et médias alternatifs – pour donner à voir des injustices ou inégalités et constituer un registre de sensibilisation à différentes causes, dans le but d'étendre le cercle empathique (Brugeron, Deneuville et Mniaï 2024).

Cette forme d'empathie est présentée dans le roman comme n'étant pas seulement une première étape, ainsi que c'est le cas dans la théorie de Serge Tisseron, mais comme ayant quelque chose de faux et de mensonger au sens étymologique de *ψεῦδος*, dans la mesure où il n'y a pas de tentative réelle de compréhension

d'autrui, pas d'effort pour saisir quelque chose de la complexité de sa personne, de sa situation et de son état émotionnel. Se prémunir contre la pseudo-empathie, et lutter contre la « dés empathie », c'est, ainsi que le montre Françoise Sironi (2004, 225-247), restaurer la complexité des êtres et les sortir du monde unique auquel on les a accoutumés. Les rudes injonctions de Mlle Neveva prônent ainsi une prise de distance, de recul, des efforts, du temps, une immersion dans les documents, une familiarisation avec une autre réalité, une attention prononcée à autrui, une sortie de soi : c'est de ce travail acharné – auquel Violette, mais aussi toutes ses étudiantes sont soumises – que naîtra peut-être l'empathie, la vraie. On pourrait plus généralement considérer que le personnage de Mlle Neveva est tout entier construit, dans son attitude, sa posture, son rapport aux autres et aux conventions, contre cette pseudo-empathie. Elle n'est pas spontanément aimable, affable, avenante : elle est « insensible en apparence » (Lafon 2017, 101). Elle semble tout faire pour être antipathique, ce qui pourrait être lu comme : tout plutôt que susciter cette pseudo-empathie de façade. Quoique cette attitude ait ses limites – des limites qui sont questionnées dans le roman par la narratrice – dans la mesure où elle tend parfois au mépris et à la maltraitance.

L'empathie produit du temps, du doute et de l'abolition des idées préconçues

Il nous faut signaler que les débats autour de la définition de l'empathie, mais aussi et surtout autour de son fonctionnement et de ses conséquences, sont nombreux, et que l'on peut répartir les approches (Attigui et Cukier 2011, 9-36) entre des conceptions de l'empathie comme relevant d'un partage, d'une mise en relation immédiate et affective, et des conceptions de l'empathie comme supposant une compréhension fine des représentations et des affects d'autrui relevant davantage d'un processus interprétatif et cognitif. Ce premier temps de l'étude nous a permis de montrer qu'émerge du roman *Mercy, Mary, Patty* une critique de la première conception – en tant que cette forme d'empathie est bien souvent le fruit d'une instrumentalisation de l'image, et plus généralement le fruit de conditionnements sociaux à questionner –, et une prise de position en faveur de la seconde – comme étant plus juste.

Le personnage de Patricia est propice à l'étude de cette seconde forme d'empathie dans la mesure où, passés les premiers jours, il résiste à la saisie immédiate, on

se demande « [...] qui est la vraie Patricia, une marxiste terroriste, une étudiante paumée, une authentique révolutionnaire, une pauvre petite fille riche, héritière à la dérive, une personnalité banale et vide qui a embrassé une cause au hasard, un zombie manipulé, une jeune fille en colère qui tient l'Amérique dans le viseur » (Lafon 2017, 19). Face à cette énigme, et pour tenter de la comprendre, le lecteur a accès au parcours et au cheminement intérieur de Violaine, auxquels la narratrice a accès *via* le récit que lui fait de vive voix Violaine des années après, mais aussi *via* le journal intime de cette dernière. Spontanément, au début du roman, « Violaine cherche ses mots sans quitter les images des yeux, elle est touchée par Patricia » (30). Mais lorsqu'elle s'applique à tenter de comprendre Patricia et ce qui se joue pour elle, cette première empathie immédiate laisse place au doute et à l'incertitude : Mlle Neveva la regarde « se perdre dans ce qu'elle ne comprend pas » (83). L'empathie de Violaine pour Patricia revient, ou plutôt s'affine : « Elle voudrait fermer les yeux pour mieux entendre, Violaine, [...] il lui faut se concentrer [...] ». Ça doit être bizarre de voir ta mère en deuil de toi quand tu es vivante, écrit Violaine sur ces feuilles à petits carreaux remplies de phrases serrées qui relèvent ici une robe noire, là, un soupir et l'insistance rageuse de Patricia à se déclarer vivante » (101).

Il ne s'agit pas d'un intellectualisme, mais de considérer que la compréhension affective d'autrui aussi est le fruit d'un travail cognitif, que l'affectif et l'émotionnel ne sont pas par essence immédiats – ce que le roman a les moyens de représenter de façon privilégiée (Nussbaum 2010, 15-20). La narration au jour le jour reproduit le modèle du journal sans en être un pourtant, puisque le journal de Violaine est rapporté par fragments seulement par la narratrice dont le discours propre ne prend pas la forme d'un journal. Ce choix narratif permet d'insister à la fois sur le passage du temps, sur l'évolution progressive de la compréhension de Violaine, mais aussi sur ses hésitations, son doute qui revient toujours. Un autre élément important est la place des ressources documentaires que Violaine est chargée d'examiner, et qui viennent sinon se substituer à, du moins compléter et nuancer les images à grande diffusion. Isabelle Ingold et Vivianne Perelmuter (2024) expliquent que le document est riche et hétérogène : il peut être de différentes natures, écrites, iconiques, audios, vidéos, il relève de langues, de tons et de registres différents. Croiser ces supports, leurs particularités et leurs points de vue est déjà une façon de s'exposer à une plurivocité, à une complexité. C'est donc un matériau privilégié pour susciter une empathie réelle. Refuser l'image univoque et réductrice, c'est empêcher les automatismes que savent si bien produire les médias *mainstream*, et ouvrir une brèche vers d'autres possibles.

Précisément parce qu'elle n'a pas suivi l'affaire en direct, et parce qu'elle n'a pas d'intérêts à adopter tel ou tel positionnement à l'égard de Patricia, Violaine occupe une position propice pour développer un rapport empathique autre qu'immédiat – et par là faux. Cette position est renforcée par le mécanisme propre de l'empathie, qui consiste à reconnaître, comprendre et éventuellement partager les émotions d'autrui, qui est facilité si l'on s'est déjà trouvé dans une configuration émotionnelle similaire. Le roman montre très finement que cela ne peut se constater à première vue à partir d'une image superficielle d'autrui. Peu de personnes ont vécu, à l'instar de Patricia, un enlèvement par un groupe armé révolutionnaire. En effet, il ne s'agit pas de s'être trouvé dans une situation extérieurement similaire, mais dans une configuration émotionnelle similaire : Violaine se découvre étonnamment proche de Patricia – de la même façon que celle-ci s'est découverte étonnamment proche de ses bourreaux. Mlle Neveva avait l'intuition de cela lorsque, dans son annonce pour rechercher une assistante, elle précisait : « adultes s'abstenir » (Lafon 2017, 10). Elle recherchait une adolescente, marginale, capable d'en comprendre une autre faisant un choix apparemment inexplicable. Tant Violaine que Patricia sont en effet des jeunes filles en attente d'une libération, d'une bouffée d'air, de s'ouvrir à d'autres horizons, d'autres idées, de rencontrer autrui. La rencontre avec Mlle Neveva, et indirectement avec Patricia, a représenté pour Violaine, enfermée par les conventions sociales à l'école et chez ses parents, la même chose qu'a représenté pour Patricia, enfermée dans sa vie bien rangée, dans sa famille et avec son fiancé, son enlèvement. Ainsi, Patricia « le concède, son kidnapping a été un soulagement. Un *deus ex machina* providentiel vêtu de treillis militaire » (102) ; et de même, Violaine « sait ce que c'est d'être spectatrice et d'assister aux préparatifs du futur qu'on lui mitonne » (137).

Or il faut relever que, contrairement à Violaine, Mlle Neveva n'est pas sans intérêts dans son étude de l'affaire : non seulement elle l'a suivie de près, mais aussi, dans un premier temps du moins, elle est chargée de produire une expertise psychologique étayant la thèse de la défense, selon laquelle « la conversion de la jeune fille à la cause de ses ravisseurs n'en est pas une, Patricia a été victime d'un lavage de cerveau » (Lafon 2017, 63). La narratrice a très bien perçu ceci : si elle se tient d'emblée du côté de Violaine, en empathie avec elle et avec Patricia, le ton avec lequel elle s'adresse, à la deuxième personne du pluriel, tout au long du roman, à Mlle Neveva est dur. Elle lui reproche son manque d'empathie à la fois à l'égard de Violaine et de Patricia : « L'avez-vous vraiment rencontrée, votre

assistante, ou l'avez-vous parcourue et estimée en un clin d'œil tandis que vous dissertiez sur la liberté des femmes ? » (Lafon 2017, 162). Et pourtant, non seulement elle finit par comprendre que Mlle Neveva a en fin de compte « renoncé à tenter d'innocenter Patricia Hearst et préféré [se] tenir à ses côtés pour mieux l'entendre » (217), et surtout, c'est à propos de Mlle Neveva que la narratrice emploie à deux reprises le terme « empathie » dans la dernière partie du roman. Celle-ci épargne à Violaine l'étude du bain de sang final dans lequel décèdent les compagnons de lutte de la SLA, et elle se soucie de la violence du visionnage de cette scène pour Patricia qui la contemple en direct à la télévision : « il me semble qu'elle est là, votre empathie avec l'héritière, dans ce chapitre consacré à la mort de la SLA intitulé "En direct depuis Disneyland, USA" » (201).

Tant le cheminement de Violaine que l'attitude de Mlle Neveva et le cheminement de la narratrice à son égard montrent par des processus narratifs et par l'évolution des personnages que l'empathie réelle n'est pas immédiate, pas facile, et jamais garantie, qu'elle est le fruit d'une longue fréquentation, d'une familiarisation, d'efforts pour tenter de comprendre et de saisir les émotions et les ressentis d'autrui. Elle implique en effet l'acceptation d'une complexité, et, de ce fait, elle ne peut pas être absolument positive. Contrairement à la pseudo-empathie, elle n'est pas une adhésion aveugle, mais une reconnaissance de l'autre, dans ses failles, ses contradictions, ses blessures et ses défauts.

Par l'empathie : découvrir un monde, créer du lien, se construire, s'engager

Il faut noter que Violaine suit un cheminement relativement similaire à celui de la narratrice à l'égard de Mlle Neveva², de sorte que l'ensemble forme une imbrication complexe des rapports empathiques. Se forme ainsi au fil du roman une chaîne d'empathie autour de Patricia, qui traverse les continents et les générations : celle de Violaine, celle de Mlle Neveva, celle de la narratrice, mais se forme aussi un réseau empathique entre ces trois personnages féminins eux-mêmes. On peut ici à nouveau recourir au modèle de Serge Tisseron (2010),

2 Si, d'abord, sa « nonchalance la met mal à l'aise » (29), plus tard, elle note ceci : « Gene Neveva va au rythme d'un monde, parfois il la transporte, à d'autres moments, elle en est chavirée » (74) : elle tente de comprendre Mlle Neveva, et éprouve de l'empathie à son égard.

dont on a déjà évoqué le « premier étage » et son insuffisance. Le second est la reconnaissance – reconnaissance mutuelle qui fonde la réciprocité : nous nous permettons de l'adapter en considérant ici la reconnaissance mutuelle au seul titre de la possibilité.³ Ce deuxième temps en rend possible un troisième : celui de l'intersubjectivité. Elle consiste à reconnaître à l'autre la possibilité de m'éclairer sur des parties de moi-même que j'ignore : Tisseron parle d'empathie extimisante (2007, 74-76). Il ne s'agit plus seulement de s'identifier à l'autre, mais de se découvrir à travers lui et de se laisser transformer par cette découverte. Cette découverte de soi en même temps que de l'autre, qui se mue en transformation et permet – qui plus est aux adolescents – de se construire, est décrite avec force par la narratrice : « Je viens de rencontrer Patricia Hearst. Violaine me tient sous le charme ambigu d'un récit qu'elle me dévoile par bribes. Il y est question de solitude, de rencontre, de choix. D'être vivante et de le faire savoir » (Lafon 2017, 171). Violaine transmet ce qu'elle-même a éprouvé à l'époque de sa rencontre avec Mlle Neveva et Patricia.

Au-delà de cette aide à la construction de soi, l'émotion sociale qu'est l'empathie a une portée épistémologique dans la mesure où elle rend sensible à la diversité des situations de vie (Nussbaum 2004, 26-28). Le déferlement de pseudo-empathie suscité par les médias pose la question de la disparition de la reconnaissance d'autrui et du lien intersubjectif, et donc de la perte d'un projet social partagé (Hochmann 2012, 12-14). L'empathie, vouée à expliciter la communication entre semblables, ne sert paradoxalement plus que rarement à des rapprochements, puisque la pseudo-empathie tant répandue ne fait que chercher et produire une homogénéité artificielle. Face à cela, lire un roman, c'est développer une connaissance du particulier, dans sa diversité, à travers les émotions que l'auteur nous propose de ressentir par empathie avec les personnages (Keen 2006, 207-236). Il y a, dans *Mercy*, *Mary*, *Patty*, une forme de mise en abyme : le processus progressif par lequel le lecteur entre en empathie avec les personnages fait lui-même l'objet du roman et est l'une des grilles de lecture par lesquelles il est pertinent d'analyser les relations entre les personnages et leurs évolutions. Ce roman a donc d'autant plus ce rôle d'éducation aux émotions et à la perception qu'il représente leur genèse et ses résistances. Ceci est renforcé par la narration à la deuxième personne du pluriel, mais surtout par le fait que la première per-

3 Sur l'importance de la reconnaissance et les souffrances qu'engendre son déni, voir Honneth (1992).

sonne du singulier ne fasse son apparition que dans la troisième partie du roman, de sorte que le lecteur se demande « qui parle » (Kuroda 2012). Le support du jugement doit être laissé implicite à la fois pour permettre au lecteur de s'y identifier et pour susciter le questionnement.

L'enjeu est en fait non seulement épistémologique mais aussi motivationnel : il concerne notre capacité à comprendre autrui et sa situation en entrant en empathie avec lui, mais aussi notre propension ensuite à faire quelque chose pour l'autre, à nous engager. Le roman de Lola Lafon prend très clairement position sur ce point, notamment, cette fois encore, à travers les discours très explicites du personnage de Mlle Neveva, qui tourne en dérision la « supposée neutralité des quotidiens » (Lafon 2017, 28) et soutient avec force que, « la neutralité, ça n'existe pas » (126). Dès lors, le simple refus de la pseudo-empathie au nom d'une compréhension réelle d'autrui est une prise de position loin d'être anodine, et si l'on est cohérent avec soi-même, n'est que le premier pas de l'engagement d'une vie. C'est la direction que prennent, chacune à sa manière, les quatre personnages féminins principaux du roman : tant Patricia, que Mlle Neveva, Violaine et la narratrice, par des formes d'engagement très diverses.

Conclusion

L'empathie est au cœur du roman *Mercy, Mary, Patty* de Lola Lafon, liant les personnages les uns aux autres à travers les générations et les continents. Le roman en montre le rôle central à la fois pour la construction de soi, dans les rapports intersubjectifs et dans le positionnement et l'engagement politiques, en tant qu'il est un moteur d'engagement. Sans perdre de sa valeur esthétique, et sans devenir un instrument idéologique, la littérature peut être engagée, et elle l'est de façon privilégiée, précisément parce que son mode d'expression met en jeu la question de la valeur contre une prétendue neutralité.

Bibliographie

Attigui Patricia et Alexis Cukier (2011) : « Pourquoi l'empathie », in Patricia Attigui et Alexis Cukier (dir.), *Les Paradoxes de l'empathie. Philosophie, psychanalyse, sciences sociales*, Paris : CNRS Éditions, 6-39.

- Brugeron Julien, Allan Deneuille et Soukayna Mniaï (2023) : « Analyser et subvertir les cadres de l'empathie sélective », *Hybrid* 10, <https://doi.org/10.4000/hybrid.3014> [12/07/2024].
- Brugeron Julien, Allan Deneuille et Soukayna Mniaï (2024) : « Penser les cadres de l'empathie à partir des médias sociaux et des arts », *Hybrid* 11, <https://doi.org/10.4000/hybrid.3570> [12/07/2024].
- Chavel Solange (2012) : « Martha Nussbaum et les usages de la littérature en philosophie morale », *Revue philosophique de la France et de l'étranger* 137/1, 89-100.
- Hochmann Jacques (2012) : *Une Histoire de l'empathie*, Paris : Odile Jacob.
- Honneth Axel (1992) : *La Lutte pour la reconnaissance*, Paris : Gallimard.
- Huchet Elise (2023) : « Cadres affectifs et construction de l'humain. Penser la sélectivité de l'empathie avec Judith Butler », *Hybrid* 10, <https://doi.org/10.4000/hybrid.3088> [12/07/2024].
- Ingold Isabelle et Vivianne Perelmuter (2024) : « “Le réel ne parle pas de soi” : Entretien d'Isabelle Ingold et Vivianne Perelmuter avec Allan Deneuille », *Hybrid* 11, <https://doi.org/10.4000/hybrid.4142> [12/07/2024].
- Jorland Gérard (2004) : « L'empathie, histoire d'un concept », in Alain Berthoz et Gérard Jorland (dir.), *L'Empathie*, Paris : Odile Jacob, 19-49.
- Keen Suzanne (2006) : « A Theory of Narrative Empathy », *Narrative* 14/3, 207-236.
- Kuroda Shigeyuki (2012) : *Pour une théorie poétique de la narration*, Paris : Lambert-Lucas.
- Lafon Lola (2017) : *Mercy, Mary, Patty*, Arles : Actes Sud.
- Nussbaum Martha C. (2010) : *La Connaissance de l'amour. Essais sur la philosophie et la littérature*, trad. par Solange Chavel, Paris : Cerf.
- Nussbaum Martha C. (2004) : *Upheavals of Thought. The Intelligence of Emotions*, Boston : Beacon Press.
- Sironi Françoise (2004) : « Les mécanismes de destruction de l'autre », in Alain Berthoz et Gérard Jorland (dir.), *L'Empathie*, Paris : Odile Jacob, 225-247.
- Tisseron Serge (2010) : *L'Empathie au cœur du jeu social*, Paris : Albin Michel.